

Chapitre premier

L'Ecrivain regardait par la fenêtre tout en remuant le café dans sa tasse. La vue était romantique : le petit étang encadré d'orties luxuriantes et de plantes inconnues aux tiges élancées, étroit, tout près, s'élargissait jusqu'à devenir un plan d'eau informe entouré de toutes sortes de mauvaises herbes sur le vert desquelles une grande fleur faisait une tâche d'un bleu intense. Cela rappelait Van Gogh, les impressionnistes, cela faisait plaisir aux yeux. L'Ecrivain s'adonnait à ses pensées en plissant les paupières, même si le soleil ne l'aveuglait pas. Une petite goûte de café était descendu du bord de sa tasse laissant une trace brune et humide. La petite cuillère, heurtant la porcelaine, chantait sa propre chanson, dont le rythme ne correspondait guère à celui des doigts de l'Ecrivain. L'Ecrivain rêvait.

Ses rêves se répétaient de jour en jour.

Ayant fini son petit déjeuner, négligeant de prendre sa douche, il s'installait, levait – tout comme Van Cliburn – ses mains au-dessus du clavier de la machine à écrire, et, après une lourde pause, ces mots, toujours les mêmes, se posaient sur une feuille immaculée : « quoi, quoi, que vais-je écrire ? ». Comment l'Ecrivain aurait pu enrichir sa nouvelle oeuvre si chère à son coeur ! Oxymores, allusions, réminiscences auraient été si bien relevés par des conjonctions complexes...

La femme – celle qui lui préparait le café et partageait son logement – posait les mains sur les épaules de l'Ecri-

vain, posait ses lèvres sur sa nuque, tout en chuchotant « ce n'est rien, ce n'est rien » – comme pour le rassurer. L'Ecrivain baissait la tête, serrait très fort les mains de la femme dans les siens, la regardait, confus. Elle répétait encore « Ce n'est rien ! », et partait sans oublier de lui envoyer un baiser. Lui, il restait seul, gardait encore sa position de profil, regardait sécher sur le lino les traces humides des pieds nus.

Parfois, quand l'Ecrivain flanait ainsi dans la maison, son pied se heurtait à un tas de journaux devant la porte d'entrée. C'est la Femme qui les ramenait de la boîte à lettres et les mettait là puisque les nouvelles ne l'intéressaient pas. L'Ecrivain arrachait un journal de la pile, l'ouvrait, tournait les pages sans lire. Les feuilles s'entassaient sur le bureau le recouvrant d'un tapis noir et blanc. Finalement l'Ecrivain balançait tout par terre, soupirait. Ses mains étaient sales.

Il y a longtemps l'Ecrivain avait publié un roman, plutôt une longue nouvelle. Il n'a pas oublié d'heureux moments de création. Des bouts de papier, des enveloppes, de vieux journaux qui lui tombaient sous la main et qu'il avait noirci avec son écriture serrée : vite, pour ne pas perdre une réflexion, une phrase, un mot. La Femme découpait soigneusement ces morceaux, les fixait avec de la colle simple les uns après les autres sur de grandes feuilles : pour elle c'était un jeu, tandis que l'Ecrivain n'y faisait aucune attention. Il écrivait. Cela venait tout seul. L'intrigue s'enveloppait d'événements qui l'empêtaient tel un noeud de serpents, séduisaient le lecteur.

Une bonne revue a publié la nouvelle qui, d'après un organisme de sondage, « a plu aux lecteurs ». Le rédacteur – un homme âgé et chauve – serrait avec emphase la main de l'Ecrivain :

– Pour les mois qui viennent nous avons déjà tout ce qu'il faut, mais après nous serons ravis !

L'Ecrivain présentait une joie presque enfantine – son oeuvre était lue, aimée, attendue !

La nouvelle oeuvre ! Il savait qu'elle contiendrait quelques centaines de pages, et puis une épigraphe ! Même deux ! Un titre se profilait déjà dans sa tête, quelque chose dans le genre de François Villon, « Les neiges d'antan »...

La matinée qui commençait par le petit déjeuner, se prolongeait devant sa machine à écrire. « Quoi écrire, quoi écrire ? » Le délai donné par le rédacteur expirant dans une semaine, l'Ecrivain s'approchait du constat qu'il n'écrit jamais rien. Rien du tout. Il n'était pas écrivain, mais un idiot. Un idiot qui avait eu de la chance : le talent dormant s'était réveillé en provoquant une inspiration passagère, un jeu du hasard, une coïncidence... Maintenant c'est la fin ! Il y avait des moments où l'Ecrivain désirait que le roman soit commandé par un inconnu en chapeau et cape noirs, comme pour Mozart, et non par ce vieux à la calvicie, – ce serait son requiem. Comme ça il pourrait écrire sous l'influence de cette forte émotion !

Mais les illusions s'évaporaient vite et il se disait, ça suffit, je n'écrai rien. Il faut que ce soit mûri, il faut avoir souffert. Bref il faut ce qu'il faut, ça viendra quand ça viendra. Pas la peine de s'inquiéter. J'appellerai le rédacteur, je lui dirai qu'il n'y a rien à publier. Après, la vie sera comme elle était avant. Où, mieux encore, je lui dirai que ce qui est écrit n'est pas encore à publier, que le lecteur n'y est pas encore prêt... La Femme voulant dans sa naïveté encourager l'Ecrivain, lui disait « Tu peux », sans en être sûre elle même. « Tu crois vraiment ? » et l'autre esquissait d'un signe de tête accompagné de quelques sons affirmatifs. Comme une grand-mère répondant à son petit fils tout en comptant les mailles de son tricot.

Le troisième jour, quand le panier sous son bureau commença à déborder de boules de papier, la Femme comprit que rien n'allait. Encore plus inquiétant fut qu'il avait acheté du papier luxueux et des stylos à plumes.

Rien n'allait comme avant, quand elle rasemblait les bouts de papier épars pour en faire l'oeuvre. Ensuite elle s'habitua au bruit de la machine à écrire. Quoi maintenant ? Bientôt les nouveaux stylos, eux aussi, furent cachés dans les profondeurs du bureau, certains restèrent derrière les tiroirs où ils étaient tombés.

Vers le déjeuner la Femme rentrait du travail, préparait le repas que l'Ecrivain dépressif dévorait sans y faire attention. Elle disait encore quelques mots rassurants dans leur banalité, insignifiants comme le bruit d'un train derrière la forêt, puis elle repartait. L'Ecrivain restait seul, l'estomac bien plein et la tête vide. « C'est la fin, il faut se l'avouer et revenir en arrière, vers ce qu'il faisait avant – le travail qu'il avait aimé, où il avait été heureux ». Dans le département des experts comptable de la mairie il y avait du monde, chacun était occupé, on se sourait de temps en temps en levant la tête du dossier. Chaque instant rempli par une chose concrète, définie, claire. Leur « création » consistait à refléter le réel – tout comme les artistes – avec cette seule différence que l'outil de ceux-là étaient des chiffres bien casés dans leurs rangs et colonnes.

L'Ecrivain, même fier de cette ressemblance, se sentait mal à l'aise en pensant à sa vie précédente. Quand cela lui arrivait il flanait dans la maison, mal rasé, de vieux chaussons beige-sale aux pieds ; il enlevait d'un doigt la poussière des livres joliment reliés, essuyait le doigt sali sur sa robe de chambre, allumait la télé et la regardait de biais assis sur le canapé aux coussins froissés. Voulait-il trouver un signe dans les bribes de la vie virtuelle recrachés de l'appareil ?

Merde, mais sur quoi vais-je écrire ? D'ailleurs qui m'a dit que je peux écrire ? Quelle sottise ! Une fois ne fait pas loi. N'importe qui peut le faire, même le plus incapable... Comme les novices au jeu qui gagnent toujours.

L'horloge du salon sonnait les demi-heures, dehors l'air devenait gris – le jour terminait sans être commencé.

« Il ya a trois cents soixante jours dans l'année, parfois trois cents soixante six. Quelques vingt cinq mille jours dans une vie de soixante-dix ans. Combien j'en ai déjà passé des comme ça ? ». Cette conclusion lui provoquait immédiatement une grosse bouffée de chaleur, il allait dans la salle de bain pour mettre une peu d'eau fraîche sur son visage. Se regarder longuement dans le miroir embué calmait ses émotions, il commençait à raisonner : « Carpe diem, carpe diem ! Les sages ! – mais comment l'attraper ? Et pourquoi ? Finalement il y en a plein ! Mais quelle idée attraper !

Le bruit de la clé s'entendait dans l'entrée. Huit heures. Maintenant ils vont manger et il y pensera moins. Après le dîner la Femme range la aisselle, l'Ecrivain reste à table, racle soigneusement son pot de yaourt.

« Et notre roman ? Ça va ? » – la Femme avait surgi devant lui, maintenant elle nettoyait la table. Avec un grand soupir l'Ecrivain, du geste d'un pianiste, mettait les mains sur le bord de la table comme s'il venait de fermer le couvercle sur un clavier muet. « Mais pourquoi elle met tant de force dans tout ça ? – elle continuait de passer l'éponge sur la toile cirée, – elle n'a pas d'âme ! » Il aurait tellement voulu qu'elle lui caresse les cheveux, qu'elle lui dise à l'oreille quelque chose d'apaisant. – « Tu es peut être fatigué ? Et si tu revenais à ton travail d'avant ? »

Parfois après un dîner particulièrement léger, l'Ecrivain sortait pour marcher un peu en ville, rentrait dans un bistrot, prenait un demi. Il aimait la simplicité sincère qui régnait autour, s'impreignait tellement de la joie de ses convives, que vers minuit, quand il revenait à la maison, il dansait presque :

– Quand j'ai bu de la bière, surtout à jeûn, ma tête est pleine d'idées !

– Mais tu devrais vite les mettre sur le papier !

L'Ecrivain haussait les épaules et s'allongeait sur le canapé. Il était content : il avait senti venir l'inspiration,

demain sera le jour de naissance de son chef d'oeuvre. Insensiblement il glissait dans les bras de Morphée et la Femme, attendrie, couvrait ses pieds d'une couverture à carreaux.

Le jour suivant tout recommençait : café, tache brune sur la table, bruit de la cuillère dans la tasse, bruissement des journaux et son propre visage au-dessus du lavabo. « Je n'en peux plus », dit l'Ecrivain, – Est-ce qu'un seul tableau suffit pour faire un Artiste, une seule sonate – un Compositeur ? Je n'ai écrit qu'une seule nouvelle, mais j'y ai mis mon âme, elle m'a rendu heureux, j'ai eu du plaisir à travailler. Enfin, Alain-Fournier n'a écrit qu'un seul roman ! Sans parler de Griboédov !

Une pluie inattendue ruissela sur la vitre pareille aux larmes de désespoir sur le visage de l'Ecrivain.

« Sauf que le premier a été tué... à la guerre, l'autre égorgé. Mais moi... je suis toujours là ! Vivant ! » Son enfance insouciante – c'est tout ce qu'il put se rappeler : vent fort dans les branches des ormes, girouette affolée, et lui, envié de tous les copains, court à perdre haleine, avec un cerf-volant au bout de son bras. Essoufflé il s'arrête, regarde le ciel. Mais ne voit rien à part des boules des nuages et de petit arc-en-ciel dans les gouttes de sueur sur ses cils.

« Ai-je tout dit ? Ai-je épuisé tout le bonheur qui m'avais été réservé ? Alors, où est la raison d'être ? Comment vivre ? ».

Une boule monta dans sa gorge ; ses yeux se remplirent de tonnes de larmes qui, comme dans des écluses, étaient bloquées sans pouvoir se libérer. L'Ecrivain alla dans la salle de bain, prit dans la pharmacie une fiole avec un grand point d'exclamation sur l'étiquette, versa le contenu dans la main et avala avec de l'eau du robinet. Un homme ébouriffé aux yeux rouges le regardait du miroir. Rien ne se passa. Puis il se sentit mieux – presque aussi bien que quand il prenait une décision de balancer

la machine à écrire, et, dès le soir même de préparer son porte-documents et cirer ses chaussures.

Dans son bureau il s'arrêta devant la fenêtre donnant sur l'étang. La fleur bleue n'y était plus : à la place il vit un fruit bizarre. Après la pluie les herbes folles étaient illuminées d'innombrables soleils transformant les gouttes d'eau en petits arcs-en-ciel.

Revenue tard, la Femme enleva l'imperméable et les chaussures et entra dans le bureau de l'Ecrivain.

Il était assis dans son fauteuil, la tête baissée, les yeux fermés. Les tiroirs traînaient par terre, sur la table une feuille de papier de luxe portait ce titre écrit avec un stylo à plume : « Chapitre premier ».